

LA SCIENCE

ET LES

FAITS SURNATURELS

CONTEMPORAINS

LES VRAIS ET LES FAUX MIRACLES

par

R. P. LESCŒUR ,
DE L'ORATOIRE

Nouvelle édition à partir de celle de 1900 a. roger et f. chernoviz

Éditions Saint-Remi
2018 –



Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

Opus legi R. P. Lescœur, cui titulus est : *La Science et les Faits surnaturels contemporains*, nec in hoc opere quidquam inveni quod rectae fidei et regulæ morum contradicere videatur.

AUGUSTINUS LARGENT
Presbyter Oratorii, sacrae theologiæ doctor.

Lutetiae Parisiorum, die 12a januarii anni 1900.

IMPRIMATUR :
Parisiis, die 14 januarii, 1900
† FR. CARD. RICHARD, arch. Paris.

AVANT-PROPOS

L'idée de ce livre nous est venue, il y a longtemps, d'une parole de Renan, dans sa *Vie de Jésus*.

« Si le miracle, dit-il, a quelque réalité, mon livre n'est qu'un tissu d'erreurs. »

A l'époque où parut la *Vie de Jésus*, il était peut-être moins facile qu'aujourd'hui de confondre la tranquille audace de ce défi jeté à la conscience chrétienne, à la foi du genre humain, à la critique historique.

En effet, c'est seulement vers la date de la publication de la *Vie de Jésus* que se manifesta, dans notre pays, un phénomène qui semblait une réponse de la Providence aux blasphèmes de la libre pensée, je veux parler de l'éclosion inusitée parmi nous de *faits surnaturels*, en particulier l'apparition de Lourdes, les miracles éclatants qui la confirmèrent et dont la série, non interrompue, finit par s'imposer à l'attention des plus incrédules.

Vers le même temps, à côté de phénomènes purement surnaturels, c'est-à-dire de miracles, où se révélait clairement l'intervention directe de la main divine, on vit se produire, en dehors du monde religieux, une multitude de faits bizarres, déconcertants pour l'orgueil de la science, inexplicables par aucune loi connue de la nature et même en révolte ouverte contre les plus connues et les plus assurées : phénomènes extraordinaires que l'Église (qui les distingue soigneusement des miracles proprement dits) reconnaît comme possibles, comme souvent réels, et attestant, en ce monde, par la permission divine, une intervention libre, consciente, personnelle, d'intelligences qui ne sont ni celles de Dieu ni celles de l'homme et, en ce sens, préternaturelles, celles des puissances infernales.

Sans doute il n'y a pas une époque, dans la longue histoire de l'Église, où des faits semblables n'aient été observés ; mais ce qui est remarquable, c'est qu'en aucun temps ils n'ont été plus multipliés, et cela au point de forcer l'attention des savants matérialistes, de ceux qui représentent, dans le langage de Renan, « la

Science », cette science dont l'essence, selon lui, est de nier le surnaturel et pour laquelle le surnaturel n'existe pas.

Il y a peu de temps encore les savants de cette école se bornaient à hausser les épaules, quand on leur parlait de miracle ou de faits préternaturels. Mais voilà qu'au nom du Magnétisme, du Spiritisme, de l'Occultisme, de l'Hypnotisme, sommés de donner une explication quelconque aux esprits inquiets et aux consciences troublées, leur attitude est tout à fait changée. Il faut noter que ces esprits inquiets et ces consciences troublées ne sont plus un petit groupe de fanatiques échevelés, un petit cénacle de femmelettes ignorantes, c'est toute une multitude. Les spirites et occultistes de toute nuance ne se comptent plus par milliers, mais par millions. Ils couvrent les deux mondes. Ils les inondent de leurs écrits, de leurs Revues, de leurs Congrès. Aussi les mêmes savants qui refusaient hier de regarder les miracles de l'Évangile, base de notre croyance, et les autres miracles qui la confirment, se pressent en foule aujourd'hui autour des tables tournantes, des médiums, des somnambules, des hypnotisés et constatent, à leur grande stupeur, certains faits en tout analogues à ceux qu'ils dédaignaient comme de pures rêveries, quand on les leur présentait dans nos annales religieuses.

De ces faits bizarres, extravagants, « absurdes », dit le savant M. Richet, mais cependant aussi bien prouvés que « des expériences de chimie », n'y a-t-il pour l'homme sérieux, pour le penseur, aucune conclusion utile à tirer ?

Nous ne l'avons pas cru. La Providence ne fait ni ne permet rien en vain. Il nous a semblé voir, dans tous ces faits, comme une invitation adressée à la science ennemie du surnaturel, une sorte de sommation. Laquelle ? De croire à l'Évangile ? Pas encore. Mais seulement d'étudier attentivement, jusqu'au fond, le miracle, ce phénomène que Renan déclarait dénué de toute réalité.

Qu'on veuille bien le remarquer : si, suivant Renan, un seul miracle prouvé met à néant toute sa thèse contre le surnaturel, réciproquement un seul miracle prouvé rétablit logiquement toutes les thèses traditionnelles que la philosophie séparée met de

côté de nos jours, avec une si déplorable unanimité. Un seul miracle prouvé, c'est l'existence du Dieu personnel et vivant, substantiellement distinct du monde, remise en lumière ; c'est la Providence de ce Dieu manifestée ; c'est la réalité du monde divin, de l'au-delà, comme on dit aujourd'hui, l'immortalité de l'âme, la vie future reconquises : tous dogmes qui impliquent la liberté de l'homme, l'efficacité de la prière ; c'est, en un mot, la rentrée triomphante, dans le monde intellectuel, de cette philosophie fondamentale de laquelle vivent toutes les sociétés humaines, sans laquelle elles ne peuvent pas vivre, sans laquelle, tout au moins, on peut assurer qu'aucune n'a vécu jusqu'ici, et qui est la base rationnelle sur laquelle repose toute la révélation, toute, la civilisation chrétienne.

Les faits préternaturels attribués aux puissances infernales, quoique distincts des vrais miracles, entraînent cependant les mêmes conclusions. Ils prouvent, en effet, ce que niait énergiquement Renan, lorsqu'il osait dire qu'on n'a jamais pu saisir, dans la trame des faits de ce monde, la trace d'une intervention quelconque d'une autre intelligence que celle de l'homme. Et comme ces sortes d'interventions présupposent nécessairement la permission divine, pour remonter, d'un fait préternaturel quelconque bien démontré, au surnaturel divin, il n'y a qu'un pas, et de nos jours, comme au temps de la prédication évangélique, le démon est réduit à se faire le témoin de Dieu et à attester la vérité de l'Évangile. De tels faits, quand ils sont prouvés, ne sont donc pas une quantité négligeable. On descend volontiers dans la profonde obscurité des mines souterraines, pour y découvrir la moindre parcelle d'or. Si de quelque soubassement de l'enfer Dieu permet qu'il jaillisse quelque rayon du ciel, pourquoi refuser d'y regarder ?

Saint Augustin a écrit quelque part cette simple et profonde parole : « *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos.* Tout secret divin doit exciter en nous l'attention, non la défiance¹. » Jusqu'à ces derniers temps on a pu dire que, chez nos intellectuels, tout ce

¹ Tractat. XXVII in Joannem.

qui présentait, si peu que ce soit, le caractère surnaturel était, avant tout examen, l'objet d'une prévention, sinon d'une répulsion absolue. A priori était exclu de tout examen le fait quelconque qui ne rentrerait pas dans le cadre de la science officielle. Grâce à Dieu elle sort aujourd'hui de cette ornière. Elle a fait un pas et ce pas peut être décisif pour le retour aux vérités traditionnelles. On ne ferme plus les yeux, on les entr'ouvre sur des phénomènes qu'on aurait refusé de regarder autrefois. On les étudie, mais avec l'arrière-pensée d'en éliminer tout surnaturel. Ils deviennent le point de départ de mille systèmes qui se détruisent les uns les autres, et ne servent qu'à remettre en lumière cet ordre de réalités supérieures qui, sans empiéter sur le domaine de la science et tout au contraire en le consacrant, car il la présuppose, se révèle comme un monde à part, non séparé, mais distinct de l'autre, mais aussi bien que celui-ci d'une objective, d'une parfaite réalité.

Le P. Gratry, discutant les thèses de Renan dans son beau livre : *Les Sophistes et la Critique*, écrivait : « La critique, a-t-on dit, a pour essence la négation du surnaturel. Et moi je dis : l'essence de la critique c'est l'attention¹. » Oui, cette attention que demande saint Augustin, dénuée de toute prévention hostile, ne cherchant que la vérité dans la bonne foi, dans cette absence totale de parti pris, dans cette sérénité d'esprit que requiert la vraie science.

Cette « attention » apportée à l'étude des faits surnaturels, quel en doit, quel en peut être le résultat ?

En présence de phénomènes étranges, dûment constatés, tout homme de bonne foi, en dépit de ses préjugés, sera amené à réfléchir sur la puissance mystérieuse qui s'y révèle et qui, comme à travers une ombre, lui fait entrevoir le « secret divin, *secretum Dei* ». Son esprit restera frappé de l'impuissance et des bornes étroites de la science humaine, que de tels phénomènes tiennent en échec. En effet, si éblouissantes que soient ses découvertes sur les forces cachées de la nature matérielle, que nous dit-elle, cette science, sur les questions vitales que toute âme pensante est forcée de se poser un jour ou l'autre : quelle est mon origine, quelle est ma

¹ *Les Sophistes et la Critique*, t I, p. 10.

fin ? Pourquoi ce contraste étrange entre l'immensité des curiosités de mon intelligence comme des aspirations de mon cœur, et le peu que réussit à atteindre, à embrasser, mon expérience d'un jour ? Cet hiatus énorme ne sera-t-il jamais comblé ? Quoi ! tant de sublimités entrevues, désirées, ébauchées ici-bas, où je ne fais que passer sans rien êtreindre, pour aboutir au vide et au néant, à un inconnaissable éternel ? Pas d'autres perspectives que ce gouffre noir de la mort où je vais m'abimer demain ! N'y a-t-il donc pas quelque part une autre lumière ? Dois-je croire que la force inconnue, d'où tout procède, s'arrête fatalement aux bornes de ce monde trop vaste pour mon intelligence, trop étroit pour mon cœur ? A tout mon être qui a soif de lumière et qui palpète de désirs plus intimes encore, son dernier mot serait celui-ci : doute sans fin, conjectures sans issue, désir sans objet, point d'interrogation éternellement sans réponse !

Mais non ! cela ne se peut !

Cette réponse que la science de la nature ne donne pas, il y a longtemps que l'humanité l'a entendue. Cette réponse, elle s'appelle la religion, l'ordre surnaturel, cet ordre qui suppose la raison, qui appelle la science, mais qui la dépasse, et que ni la raison ni la science, par elles-mêmes, ne peuvent découvrir. Mais, si inaccessible qu'il soit en lui-même, cet ordre, parce qu'il est fait pour des hommes doués de raison et pourvus de sensibilité, il repose sur des faits dont la certitude peut être atteinte par la raison et par les sens : ce sont les faits surnaturels.

C'est là du mysticisme, dira quelqu'un, et qu'a de commun le mysticisme avec la science ?

Répondons par un seul mot : cet ordre de réalités supérieures est si peu incompatible avec la science qu'il a été admis, cru, professé, adoré par tous les grands créateurs de la science moderne ; les Képler, les Descartes, les Leibniz, les Linnée, les Newton, les Ampère, les Biot, les Cauchy, les Pasteur.

Pourquoi donc la science d'aujourd'hui le dédaignerait-elle ? Pourquoi s'obstinerait-elle à trouver toujours, dans le dogme religieux, un rival ou un ennemi ? N'est-ce pas ce dogme lui-même qui déclare que son Dieu, le Dieu vivant, est aussi « le Dieu des

sciences et le Père des lumières » ? Que la science d'aujourd'hui comme celle d'hier le reconnaisse enfin ! Que, sans se renier elle-même, loin de là, elle s'honore en s'humiliant devant lui ! Qu'elle rapprenne enfin à prier : la grâce de Dieu fera le reste.

En la fête de l'Annonciation de la T. S. Vierge.
Juan-les-Pins, 25 mars 1900.

LA SCIENCE ET LES FAITS SURNATURELS CONTEMPORAINS

CHAPITRE I

La banqueroute du rationalisme.

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, des faillites, sinon des banqueroutes, de la science : expression à notre sens inexacte. Ce n'est pas faillite de la science », c'est banqueroute du rationalisme qu'il faut dire.

La science, proprement dite, quand elle reste dans son domaine, qui est l'étude expérimentale des faits avec le secours de la raison, reste inattaquable et doit rester inattaquée. Je ne vois pas, en effet, que, si ses tâtonnements et ses hypothèses n'aboutissent pas toujours, — ce qui peut arriver en toutes recherches, — ses découvertes, une fois vérifiées, aient jamais été mises en doute. Loin de là, elles forment, pour l'esprit humain, pour la civilisation, un trésor qui va toujours grossissant, et qui achemine sans relâche l'humanité vers l'accomplissement des destinées mystérieuses, réservées par la Providence au monde que nous habitons.

Ce qui a fait faillite et une faillite méritée, c'est le rationalisme ; et par ce mot il faut entendre non l'usage de la raison, mais cet abus de la raison qui consiste à affirmer que rien n'existe que ce que l'homme peut comprendre, que l'esprit de l'homme est la mesure de toutes choses, qu'il se suffit à lui-même pour rendre compte de tout ; système qui aboutit à exclure Dieu lui-même de l'explication et de la conduite des affaires humaines. La plupart des rationalistes en sont venus, dans notre siècle, à refuser même l'existence à un Dieu personnel et vivant, à plus forte raison à exclure toute idée de Providence, de causes finales, tout ce qui faisait le fond de ce qu'on appelait autrefois la religion naturelle. Mais ceux mêmes qui sont restés déistes, à la façon de J.-J. Rous-

seau et de Cousin, n'admettent pas davantage qu'il y ait lieu pour l'homme de chercher au-dessus de lui ni lumière ni point d'appui. Aussi bien que les pires matérialistes ils retranchent la prière, la foi au surnaturel, la possibilité même de la Révélation et du miracle qui en est la preuve ; ce qui fait que, dans la pratique, l'on ne saurait séparer la cause de J. Simon ou de M. P. Janet de celle de Renan, lorsqu'il écrit « L'histoire du monde physique et du monde moral m'apparaît comme un développement *ayant sa cause en lui-même, et excluant le miracle*, c'est-à-dire toute intervention de volontés particulières réfléchies¹ », lisez le christianisme.

Or c'est le rationalisme, répétons-le, dont la faillite est un des heureux symptômes de ce temps. Non seulement les politiques sérieux commencent à voir qu'ils ne peuvent rien sans la religion ni contre la religion ; mais les moralistes, les psychologues, je pourrais dire tous ceux qui réfléchissent sans parti-pris sur le problème de la vie, en viennent à se dire, alors même qu'ils n'entrevoient pas encore la seule solution vraie et complète : non, les systèmes rationalistes ne renferment pas la lumière que nous cherchons ; ils laissent dans l'ombre des faits d'une souveraine importance, ils expliquent imparfaitement les autres, ils ne suffisent point à former la conscience ni à l'apaiser, leur conclusion pratique est fatalement le scepticisme ; or le scepticisme, même sous la forme du dilettantisme le plus raffiné, le plus idéaliste, n'est pas la vérité : il faut à l'homme autre chose que ces systèmes pour résoudre l'éternelle question : y a-t-il une autre vie ? Notre âme est-elle libre, responsable, immortelle ?

Celui-là même qui a prononcé ce fameux mot de « banqueroute de la science » et causé par là un si grand scandale dans le camp rationaliste, M. Brunetière, a pu, depuis, aux applaudissements d'un grand nombre, se justifier de son audace prétendue, et voir presque la popularité se dessiner en sa faveur. Dernièrement dans une réunion de jeunes gens² tenue à Besançon il ne craignait pas de se féliciter, devant son nombreux auditoire, du réveil de l'idée religieuse et de la renaissance du surnaturel, mais non pas

¹ *Marc Aurèle* ou *La fin du monde antique*.

² V. *Univers* du 19 févr. 1898.

de ce surnaturel vaporeux auquel M. Renan se serait rangé lui-même, en le confondant avec de vagues aspirations religieuses, mais de ce surnaturel proprement dit, qui s'appuie sur des dogmes, et se distingue tout à fait de la pure spéculation philosophique et des rêveries de la poésie sentimentale. Écoutons-le parler lui-même.

Parmi les symptômes du réveil de l'idée religieuse il signale ceux-ci :

« C'en est un premier, je crois, et d'une grande importance, que l'on ait eu de voir autre chose qu'une figure de pure rhétorique, une antithèse purement verbale dans l'opposition que l'on a essayé d'établir, depuis Voltaire jusqu'à Victor Hugo, et jusqu'à Ernest Renan entre les religions » et la « religion ».

« On n'épure pas la religion en la vidant de son contenu ! On ne la respecte pas, quand on essaye de la réduire tout entière aux enseignements de cette plate philosophie qui s'est appelée du nom de « Religion naturelle » ! Et de quelque religion que ce soit, je ne sais ce qu'il en reste quand on l'a dépouillée de son surnaturel, de son dogme et de sa discipline, mais je crains bien que ce ne soit le contraire même de toute religion. N'est-ce pas, Messieurs, ce que l'on commence autour de nous à comprendre ?

« En voici un second : nous n'admettons plus aujourd'hui, comme on le faisait il y a vingt-cinq ans seulement et même moins, que l'incroyance ou l'incrédulité soient une preuve de liberté, de largeur, d'étendue d'esprit. La négation du surnaturel passait en ce temps-là pour la condition même de l'esprit scientifique. Enivré d'en savoir un peu plus que nos pères, on se vantait d'avoir anéanti, supprimé, ridiculisé le mystère !

« Le « voltairianisme » vivait toujours, il se développait, et c'était une élégance que de le professer ! Ce que cette élégance est devenue, si vous voulez le savoir, je vous renvoie, Messieurs, au livre de M. Balfour sur *Les fondements de la croyance* ; je vous renvoie aux déclarations — si simples, mais si nettes — que Pasteur a si souvent renouvelées.

« Oui, si quelques vieux hommes sont encore tout gonflés d'orgueil rationaliste, ils sont aujourd'hui parmi nous les représen-

tants d'un autre âge ! Mais ce n'est pas eux qui arrêteront le mouvement commencé, c'est un second point de gagné, et nous avons encore le droit de nous en féliciter. »

On sait que M. Brunetière, avec la loyauté et la logique qui caractérisent son beau et fier talent, vient tout dernièrement, à Besançon même, d'apprendre au public comment s'est terminée son évolution, commencée depuis longtemps, vers le surnaturel véritable, c'est-à-dire vers le Catholicisme. Il disait, le 25 février 1900 : « Plus j'ai étudié, plus j'ai vu, plus j'ai vécu, plus j'ai franchi les épreuves si nombreuses du temps présent, et plus je me suis dit catholique, avec plus d'autorité et plus de conviction que jamais.

« Et je me félicite que j'aie commencé cette évolution, il y a quatre ans, à Besançon, et que le terme de cette évolution, ce soit encore à Besançon que je l'affirme. »

Un autre académicien, non moins populaire que M. Brunetière et sincère comme lui, M. F. Coppée, parle dans le même sens :

« Qu'un assez grand nombre d'esprits, dégoûtés par le grossier réalisme du monde moderne, et se révoltant à la fin contre leur propre raison qui ne peut qu'élargir et reculer indéfiniment les limites du mystère, sans jamais l'atteindre et le pénétrer, aient été pris d'un besoin éperdu d'idéal et de foi et soient revenus, d'eux-mêmes et librement, à la religion de Jésus, à sa sublime morale et à ses fortifiantes pratiques, c'est là un fait qui n'est plus niable.

« Un de mes amis, charmant poète, au cerveau plein de rêves métaphysiques, qui s'est fait une doctrine pour lui tout seul, — une sorte de bouddhisme, autant que j'ai pu comprendre, — m'avouait tout récemment sa déroute philosophique.

« Oui, me disait-il, j'ai passé dix ans de ma vie à me persuader que tout n'était qu'illusion et néant, et mon système marchait à merveille... Mais, l'autre jour, quand ma petite fille était si malade, je me suis mis tout simplement à implorer un Dieu bon, un Père céleste, qui pouvait me la conserver en ce monde ou, tout au moins, me la rendre dans l'autre. »

« Dès aujourd'hui, je le considère, celui-là, comme une recrue assurée et prochaine pour la grande famille du Christ. Et bien

d'autres y rentreront. Car il faut que l'athéisme officiel s'y résigne. On commence à désertier ses écoles de mensonge, où il n'y a rien pour le cœur. On s'aperçoit enfin qu'elles sont en train de peupler la France d'orgueilleux et de désespérés, et, de toutes parts, des signes éclatants nous permettent de présager une victorieuse Renaissance de l'Idée chrétienne¹. »

N'est-ce pas également un symptôme du retour qui s'opère dans le sens du surnaturel, que cet aveu d'un autre académicien, M. Bourget : il déclare, sans réticence, que « sa longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle » l'a contraint de reconnaître, avec Balzac, Le Play et Taine que « pour les individus comme pour la société le christianisme est, à l'heure présente, la condition unique et nécessaire de guérison² ».

Un autre académicien, non moins célèbre, dont les ouvrages attristent trop souvent le lecteur par l'étalage sentimental, devrais-je dire, d'un scepticisme aussi radical que larmoyant, M. Pierre Loti, démontre lui aussi, à sa manière, le besoin du surnaturel. Dans son voyage à Jérusalem, aux descriptions merveilleuses des lieux et des choses, comme lui seul sait les faire, il mêle, sous une impression involontaire et mystérieuse ; les aveux les plus saisissants. L'idée du surnaturel le poursuit et semble l'obséder, et il en vient à déclarer nettement que, pour répondre à ce besoin inséparable de l'âme humaine, « la conviction *sine qua non*, indispensable et nécessaire, est le retour à la foi chrétienne ». Il parle des larmes qu'il verse à Jérusalem « sans résistance possible, aux pieds du consolateur perdu ». « Quand la foi est éteinte dans nos âmes modernes, écrit-il, c'est encore vers cette vénération si humaine des lieux et des souvenirs que les incroyants comme moi sont ramenés par le déchirant regret du Sauveur perdu (p. 3). » Tout sceptique qu'il est, il reconnaît n'avoir aucune certitude contre la divinité de Jésus-Christ. Il parle « de la grande énigme de son enseignement et de sa mission impénétrable »... il l'appelle le « Christ inexplicé et ineffable (p. 40) ». « Toute philosophie est

¹ *Le Journal*, 10 mars 1898 (à propos de la *Cathédrale* d'Huysmans).

² Préf. des *Œuvres Complètes* chez Plon, 1899.

vide (p. 52). Mais dans l'Évangile, sous l'entassement de nébuleuses images » rayonne quand même la parole d'amour et la parole de vie ! Or cette parole que lui seul, sur notre pauvre petite terre, a su prononcer et avec une certitude infiniment mystérieuse, si on nous la reprend, il n'y a plus rien. Sans cette croix et cette promesse éclairant le monde, tout n'est plus qu'agitation vaine dans la nuit... (p. 217). Et enfin : « Si étrange que cela puisse paraître, venant de moi, je voudrais oser dire à ceux de mes frères inconnus qui m'ont suivi au Saint Sépulcre : Cherchez-le, vous aussi, essayez, puisque en dehors de lui il n'y a rien ! » (p. 221)¹.

Ce que M. Brunetière et M. Coppée signalent, pour en féliciter l'époque présente, les tenants du matérialisme scientifique en font eux-mêmes l'aveu avec dépit : le professeur Mosso, de Turin, résumant, dans la Revue scientifique, les travaux du professeur Ludwig qui vient de mourir à Vienne, écrit : « La littérature et l'art témoignent à l'évidence de la réaction qui se produit, et de tout côté se sent le souffle du mysticisme qui envahit les esprits. L'école des néo-vitalistes a déjà conquis des chaires et beaucoup craignent qu'elle n'étouffe l'esprit de la science vraie, *comme elle l'a déjà fait dans les Universités catholiques.* » On voit que pour le profes-

¹ Pierre Loti : *Jérusalem*. Il est trop clair qu'en ne cherchant la vérité religieuse que par le sentiment on ne trouvera jamais rien que l'exaltation ou le vague des formules, la religiosité, laquelle n'est pas la religion, M. Loti en est la preuve. Pourtant le sceptique sentimental a touché, dans ce livre, à une des démonstrations les plus célèbres du Christianisme positif, à la plus éclatante peut-être de ses preuves miraculeuses. Il a été témoin, comme nous-mêmes il y a près de quarante ans, en 1861, de cette scène inoubliable : les pleurs des Juifs. Les habitants de Jérusalem peuvent voir, chaque vendredi, vers trois heures, des bandes de juifs aller pleurer et se lamenter jusqu'au soir, au pied de ce qui reste des substructions du temple de Jérusalem. Sur quoi M. Loti écrit : Devant le mur des pleurs le mystère des prophéties apparaît plus inexplicable et plus saisissant. L'esprit se recueille confondu de ces destinées *d'Israël sans précédent, sans analogie* dans l'histoire des hommes, *impossibles à prévoir, et cependant prédites, aux temps mêmes de la splendeur de Sion, avec d'inquiétantes précisions de détails* (p. 128). La prophétie relative au peuple juif, réalisée sous nos yeux, et que M. Renan lui-même proclame un des *unica* de l'histoire, est, en effet, à elle seule, un fait surnaturel, capable d'amener à la vérité un esprit attentif et une âme logique et sincère.

seur de Turin, comme pour Renan, l'essence de la science est la négation du surnaturel. Les Universités catholiques sont justement là, par leur enseignement, pour prouver l'absurdité de cette thèse.

Cette impuissance, enfin reconnue, du rationalisme a remis un grand nombre d'âmes sincères, de savants éminents sur le chemin du retour à l'Évangile et à l'Église. Mais aussi elle explique, sans la justifier, la popularité de tant de publications, qui, sous prétexte de révéler les « mystères de l'au delà », précipitent une foule d'esprits dans les voies dangereuses du spiritisme, de l'hypnotisme, de l'occultisme sous toutes ses formes. Que d'écrits formés de révélations suspectes, aussi bizarres qu'apocryphes, souvent de supercheries misérables, trouvent du crédit auprès d'âmes ignorantes à qui manque plutôt la lumière que le désir de la vérité ! Ce qui achève de dérouter certaines intelligences, c'est que des faits regardés autrefois unanimement par les savants comme de pures fables, comme des créations du délire religieux, sont en train de passer, de par ces savants eux-mêmes, dans le domaine des faits constatés, dont ils cherchent vainement l'explication, mais dont ils ont cessé de rire. Nous en verrons plus bas de curieux exemples. Avant toutes choses, donnons-nous le plaisir de faire voir comment le grand adversaire du surnaturel en notre siècle, celui qui fut longtemps le porte-drapeau et qui est encore l'oracle de la libre pensée, j'ai nommé Renan, peut être convaincu d'erreur, non plus seulement par les réponses si solides des théologiens qui ont réfuté ses théories, mais de son propre aveu, par les faits surnaturels ou extranaturels dont des savants incrédules, autant que Renan lui-même, ont constaté et attestent tous les jours la réalité.

CHAPITRE II

La thèse de Renan.

Rappelons d'abord la thèse de Renan, celle qui fut la base et comme l'âme de tous ses écrits, thèse à ses yeux d'une importance si capitale que, si elle était renversée, rien ne pourrait, selon lui-même, subsister de tout ce qu'il a écrit sur le Christianisme. Je copie textuellement.

« La question du surnaturel est pour nous tranchée avec une entière certitude, par cette seule raison qu'il n'y a pas lieu de croire à une chose dont le monde n'offre aucune trace expérimentale. Nous ne croyons pas aux revenants, au diable, à la sorcellerie, à l'astrologie. Avons-nous besoin de réfuter, pas à pas, les longs raisonnements de l'astrologue pour nier que les astres influent sur les événements humains ? Non, il suffit de cette expérience toute négative, mais aussi démonstrative que la meilleure preuve directe, qu'on n'a jamais constaté une telle influence. »

Cette affirmation si catégorique, Renan la répète partout ; il n'y a pas un de ses volumes où il ne la reproduise ; on croirait qu'il fait effort pour s'en convaincre lui-même. Bornons-nous à citer encore une phrase de son *Marc Aurèle* :

« La négation du surnaturel est devenue un dogme absolu pour tout esprit cultivé. » La conclusion explicite qu'en tire Renan dans ce passage même, c'est la fausseté du Christianisme. En effet il ajoute : « Au point de vue du Christianisme, l'histoire du monde n'est qu'une série de miracles. La création, l'histoire du peuple juif, le rôle de Jésus, même passés au creuset de l'exégèse la plus libérale, laissent un reliquat de surnaturel qu'aucune opération ne peut ni supprimer, ni transformer. Les religions sémitiques, monothéistes, sont au fond ennemies de la science physique qui leur paraît une diminution, presque une négation de Dieu. Dieu a tout fait et fait tout encore, voilà leur universelle explication. Le Christianisme, bien que n'ayant pas porté ce dogme aux mêmes exagérations que l'Islam, implique la révélation, c'est-à-dire un miracle, un fait tel que la science n'en a jamais constaté. Entre le Christia-

nisme et la science la lutte est donc inévitable ; l'un des deux adversaires doit succomber¹. »

A ses propres yeux bien entendu, Renan représente la science, telle que l'entend selon lui « tout esprit cultivé ». Quiconque l'entend autrement est un naïf, ou un barbare ; l'auteur de la *Vie de Jésus* est sûr de son fait, à ce point que, sur cette carte unique, il joue toute sa fortune scientifique et littéraire. En effet, nous dit-il, « si le miracle a quelque réalité, mon livre n'est qu'un tissu d'erreurs² ». C'est là une parole à retenir. Il dit encore : « Tous les faits prétendus miraculeux qu'on peut étudier de près se résolvent, en illusion ou en impostures³. »

En parlant ainsi, Renan prenait l'engagement de démontrer « à tout esprit cultivé » que s'il reste encore dans le Christianisme, dans l'histoire du monde, tant de surnaturel, la science qu'il représente a trouvé le moyen, clair et facile, de s'en débarrasser : lui-même devait fournir la méthode ; c'est en effet une tâche qu'il n'a pas déclinée. Et c'est là justement son malheur, bien plus saillant aujourd'hui qu'il ne l'était à la date déjà lointaine où parut la *Vie de Jésus*. Il n'y avait pas alors, comme aujourd'hui, des savants de profession croyant aux faits extraordinaires, et le magnétisme faisait encore vainement son stage aux portes des Académies qu'il a forcées depuis. Quoi qu'il en soit, sans nous appesantir outre mesure sur un sujet maintes fois traité, il est bon de présenter ici, tout d'abord, le tableau des procédés employés par Renan pour réduire à néant les miracles évangéliques et avec eux tous ceux de l'histoire.

Renan écarte l'explication brutale du vieux matérialisme qui veut voir dans tout miracle une imposture pure et simple, un mensonge de toute pièce. En général la chose ne se passe pas tout à fait ainsi. « Autrefois, écrit Renan, on supposait, en chaque légende, des trompés et des trompeurs. » Non. « Les miracles supposent trois conditions : 1° la crédulité de tous ; 2° un peu de complaisance de la part de quelques-uns ; 3° l'acquiescement ta-

¹ *Vie de Jésus*, préf. de la 13^e édit., p. 9.

² *Vie de Jésus*, p. v.

³ *Les Apôtres*. Introd., p. XLIII.

cite de l'auteur principal¹. » Jésus et ses disciples croyaient, comme tous leurs contemporains, que les miracles et les prophéties pouvaient seuls établir une mission surnaturelle. Ils employèrent ces deux moyens de démonstration avec une parfaite bonne foi². Impossible de douter que les apôtres *aient cru* faire des miracles. S. Paul, de beaucoup l'esprit le plus mûr de la première école chrétienne, *crut* en opérer³. »

Des symptômes particuliers accompagnent et expliquent cette étrange crédulité du thaumaturge et de ceux qu'il séduit. « Il est impossible de savoir si les circonstances choquantes d'efforts, de frémissements et autres traits sentant la jonglerie sont bien historiques, ou s'ils sont le fruit de la croyance des rédacteurs fortement préoccupés de théurgie et vivant sous ce rapport dans un monde analogue à celui des spirites de nos jours. Presque tous les miracles que Jésus crut exécuter paraissent avoir été des miracles de guérison⁴. »

Ajoutez que si Jésus fit des miracles, ce fut en quelque sorte malgré lui. Le miracle est d'ordinaire l'œuvre du public bien plus que de celui à qui on l'attribue. Jésus se fût obstinément refusé à

¹ *Vie de Jésus*, préf.

² *Ibid.*, p. XVI. - Ce n'est pas seulement Jésus et ses contemporains qui ont cru à la nécessité du miracle pour établir une mission surnaturelle ; c'est l'opinion, très bien fondée, de tout penseur qui croit à la distinction de Dieu et du monde. Il est clair que si Dieu veut se manifester par quelque révélation nouvelle à sa créature, il doit se manifester au moyen d'un signe quelconque, qui ne puisse se confondre avec le plan ordinaire des lois de la Providence, même surnaturelle : ce signe, c'est le miracle ou la prophétie, laquelle est elle-même un miracle.

³ *Les Apôtres*, p. 103-105.

⁴ *Vie de Jésus*, p. 259. — Pour le dire en passant, — car nous ne faisons ici qu'exposer sans le réfuter le système de Renan, — il est difficile de concevoir comment des traits imitant la jonglerie peuvent se concilier avec la parfaite bonne foi de Jésus. Ajoutons que « ces efforts, ces frémissements », Renan jusqu'ici a été le seul à les voir. Il abuse, à son ordinaire, d'un seul passage (*infremuit spiritu*, Joan., XI, 33) lequel n'a pas le sens qu'il lui prête, pour tirer de là une conclusion générale démentie par tout le contexte des Évangiles. Nous verrons plus bas que ces efforts, ces gémissements et autres simagrées sont, tout au contraire, des signes caractéristiques des faux miracles.

faire des prodiges que la foule en eût créé pour lui, le plus grand miracle eût été qu'il n'en fit pas. Les miracles de Jésus furent une violence que lui fit son siècle, une concession que lui arracha la nécessité passagère.

« Nous admettrons donc sans hésiter que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion et de folie ont tenu une grande place dans la vie de Jésus¹. »

Renan aime à insister sur cet état d'esprit qui est l'hallucination même, tant dans celui qui fait le miracle que dans celui qui le voit. Cette explication lui paraît si plausible qu'il y revient dans tous ses livres.

« L'histoire des origines religieuses nous transporte dans un monde de femmes, d'enfants, de têtes ardentes et égarées, » écrit-il, dans la *Vie de Jésus* ; et dans son *Saint Paul* : « Il ne faut pas s'imaginer les réunions des chrétiens de ce temps sur le modèle de ces froides assemblées de nos jours où l'imprévu, l'initiative n'ont aucune part. C'est plutôt aux conventicules des quakers anglais, des shakers américains, de nos spirites français qu'il faut songer². »

Une remarque, que nous croyons très fondée, suffit à ruiner d'un seul coup tout l'échafaudage des raisonnements de Renan, pour expliquer l'éclosion universelle et fatale des miracles au temps de Notre-Seigneur. Si les miracles naissent et se propagent d'eux-mêmes à cause de l'état d'esprit, de l'atmosphère morale qui enveloppe tout le groupe, privé ou populaire, pressé autour de Jésus, à tel point, comme Renan le dira plus loin, que l'idée même de la résurrection future de Jésus s'imposait *tout naturellement*, je demande comment il se peut faire que les écrivains sacrés, si prodiges de miracles pour Jésus et les apôtres, n'en attribuent aucun à Jean-Baptiste, aucun à la sainte Vierge ? Notons que Jean-Baptiste a été populaire longtemps avant Jésus et plus longtemps que lui ; qu'il a eu de nombreux disciples pleins d'enthousiasme. Jean-Baptiste une fois mort, il devait, dans le système de Renan, ressusciter aussi bien que Jésus pour les mêmes raisons. De lui

¹ *Ibid.*, p. 266.

² *Les Apôtres*, p. 257.